

Éléments pour une théorie politique critique de l'antisémitisme **Présentation du projet de recherche post-doctorale**

Ce projet part d'un constat simple : la théorie politique a des difficultés à saisir la nature et les formes de la judéophobie¹ contemporaine, notamment en France². Dans ce qui suit, je vais d'abord présenter les controverses tournant autour de la question antisémite actuelle (I) avant d'exposer les trois projets de publication reliés à cette recherche postdoctorale (II).

I – Identifier l'antisémitisme contemporain. Un défi théorique

Après avoir reconstruit de manière idéal-typique les positions en présence dans le débat sur la nature de la judéophobie contemporaine (1), je tenterai de caractériser d'un point de vue sémantique ses spécificités par rapport aux autres racismes (2), avant d'interroger ses fonctions sociales et politiques (3).

1) Thèse d'un remplacement de la judéophobie par l'islamophobie³ versus thèse de la « nouvelle judéophobie »

- 1 Dans ce texte, j'utilise les termes « antisémitisme » et « judéophobie » comme des synonymes. Certains chercheurs préfèrent cependant utiliser le mot « judéophobie » comme concept générique désignant toute forme d'hostilité envers les juifs et réserver le terme « antisémitisme » pour son mode d'articulation moderne et racial, attaché à un discours pseudo-scientifique largement discrédité après 1945. Voir sur ce point Taguieff 2015, 12.
- 2 Dans un article récent, le chercheur Jonathan Judaken a également constaté une « sous-théorisation » de l'antisémitisme dans la recherche anglo-saxonne (Judaken 2018, 1122), diagnostic qui peut être relativisé dans le cas des pays de langue allemande, où les recherches théoriques sur l'antisémitisme sont bien plus développées.
- 3 La notion d'islamophobie est à utiliser avec précaution, notamment du fait de ses usages idéologiques contradictoires. Elle semble avoir été forgée au début du XXe siècle par des « administrateurs-éthnologues » français (Voir Hajjat/Mohammed 2016), mais elle a été popularisée par l'étude du Think-Tank « Runnymede Trust » de 1997, qui en donne une définition très générale (l'islamophobie serait une crainte/haine de l'Islam qui, par généralisation abusive, se muerait en hostilité envers tous les musulmans). Le concept a été critiqué du fait de son utilisation comme arme de propagande par le régime iranien, mais aussi parce que ce qu'on désigne par le terme d'islamophobie n'a souvent pas grand chose à voir avec de l'intolérance religieuse. C'est pourquoi certains chercheurs préfèrent utiliser le terme de « racisme anti-musulman ». Dans la recherche anglo-saxonne, les deux termes (islamophobie / racisme anti-musulman) sont souvent utilisés de manière indifférenciée. On y considère l'islamophobie comme une forme spécifique de « racisme sans race » (E. Balibar), au sens où l'islamophobie « racialise » l'appartenance religieuse, c'est-à-dire construit un groupe à partir d'un marqueur religieux, de manière essentialisante et dévalorisante. C'est la définition provisoire pour laquelle j'opte ici. En revanche, on peut préciser avec J.-F. Schaub que « l'hostilité face à la réactivation d'un islam politique, puisant dans les ressources que fournissent des régimes et des médias exportateurs d'idéologie cléricale, comme ceux des pays du Golfe » ne devrait *pas* être considérée comme une forme de racisme anti-musulman (Schaub 2018, 475).

Le débat public et scientifique français sur les transformations de l'antisémitisme est récurrent depuis les années 2000, c'est-à-dire depuis que le nombre d'actes judéophobes a fortement augmenté et que les violences ne sont plus seulement l'œuvre de l'extrême-droite, mais aussi de personnes issues de l'immigration⁴. Comment cette constellation nouvelle est-elle interprétée ? Si on laisse de côté les antisémites purs et durs, les tenants de la thèse d'un « antisémitisme éternel », ou ceux qui nient la persistance de la judéophobie après 1945 (au motif que les juifs seraient devenus « blancs » et ne seraient donc plus victimes d'une quelconque forme de racisme⁵), on peut distinguer aujourd'hui en France deux positions contradictoires qui s'affrontent sur la question antisémite : celle qui défend la thèse d'un remplacement de la judéophobie par l'islamophobie et celle qui diagnostique l'émergence d'une « nouvelle judéophobie » depuis les années 2000, les deux positions ayant chacune leurs angles morts.

a) La thèse d'un remplacement de la judéophobie par l'islamophobie

La première position, le plus souvent défendue par des intellectuels de gauche, soutient que la judéophobie ne structure plus les nationalismes européens, même à l'extrême-droite. Selon cette interprétation, les nouveaux actes de violence judéophobes devraient être interprétés comme des réactions épisodiques au conflit israélo-palestinien. Ils ne témoigneraient en tous les cas ni d'un phénomène massif, ni du succès d'une nouvelle idéologie anti-juive, mais d'un « problème social » lié aux conditions de vie matérielles difficiles et au racisme subi dans les quartiers populaires, situation provoquant l'envie et le ressentiment (Traverso 2013). A contrario, la fixation politique et médiatique sur le soit-disant « nouvel antisémitisme » empêcherait de voir que l'Autre de l'Europe occidentale a aujourd'hui les traits du « musulman » (Traverso 2016, 123) : l'islamophobie se serait en effet substituée à la judéophobie, la première puisant massivement dans une « archive antijuive » (Ibid.). On aurait donc affaire ici à une forme inédite d'antisémitisme, qui ne viserait plus les juifs, mais les autres « sémites », c'est-à-dire les individus assignés à une identité arabo-musulmane (Balibar 2003). Selon cette interprétation, la lutte contre l'antisémitisme doit donc trouver son débouché naturel dans le combat contre l'islamophobie.

b) La thèse de la « nouvelle judéophobie »

4 Pour un bilan complet sur l'antisémitisme contemporain en Europe (avec des études de cas sur la France, la Grande-Bretagne et l'Autriche), voir Edtmaier et al. 2019.

5 Voir sur ce point Brodtkin 1994. Pour une critique de l'utilisation du paradigme « ligne de couleur » pour penser la question antisémite, voir Schaub 2015, Ghiles-Meilhac 2017, Berkovits 2018, Schraub 2019 et Elbe 2020.

En opposition frontale (et spéculaire) à ce diagnostic, certains intellectuels, parfois (mais pas toujours) situés à droite de l'échiquier politique, ont voulu attirer l'attention sur la *transformation idéologique et les nouveaux groupes porteurs* de l'antisémitisme contemporain⁶. L'un des principaux représentants de cette tendance, le chercheur Pierre-André Taguieff, parle de « nouvelle judéophobie » pour caractériser un antisémitisme se cachant derrière la solidarité pro-palestinienne et rassemblant sous une même bannière « islamo-gauchiste » une partie de la gauche radicale, des jeunes prolétaires issus de l'immigration et les islamistes (Taguieff 2002). Si l'extrême-droite s'est largement réappropriée cette thèse, les intellectuels et chercheurs qui l'ont développée (Taguieff le premier) ne pactisent pas pour autant avec elle. Ils jugent en effet que le « vieil » antisémitisme n'a pas disparu et que ses promoteurs sont tout à fait capables de nouer des alliances avec les tenants de la nouvelle judéophobie, à l'image du rapprochement entre Dieudonné et Soral. Les quelques actes antisémites en marge du mouvement des « gilets jaunes » confortent à leurs yeux ce point de vue : en ce moment de reconfiguration idéologique, la convergence des antisémitismes permettrait de former une sorte d'alliance rouge-brune. Cette thèse suggère donc que l'antisémitisme serait en passe de devenir le maître-discours d'une formation idéologique inédite rassemblant des forces sociales et politiques *a priori* radicalement opposées : extrême-droite et extrême-gauche, identitaires et antiracistes, petite bourgeoisie blanche et prolétaires issus de l'immigration, etc. Selon cette interprétation, l'antiracisme politique serait aujourd'hui un des vecteurs principaux de la montée de l'antisémitisme.

Depuis quelques années déjà, on dénonce, d'un côté, un « chantage à » et une « instrumentalisation de » l'antisémitisme qui auraient pour seules fonctions de faire taire toute critique du sionisme, du racisme et des inégalités sociales. De l'autre, on s'insurge contre un « aveuglement » de la gauche face à la judéophobie grimpante dans les quartiers populaires « islamisés », dans le monde arabe et dans ses propres rangs. Mais chaque position a des angles morts.

c) Les angles morts des deux positions

La première position ne prend en effet pas assez en compte les formes nouvelles de la judéophobie. Certes, l'expression publique de l'antisémitisme est après 1945 très largement condamnée et censurée, alors que les stéréotypes antisémites classiques semblent perdre en force dans l'opinion ouest-européenne. Mais on assiste parallèlement à une transformation de leurs modes d'articulation : il suffit de penser au négationnisme, à l'antisionisme radical ou à l'« antisémitisme

⁶ Je pense notamment à Alexandre Adler, Alain Finkielkraut, Jean-Claude Milner, Pierre-André Taguieff, Shmuel Trigano.

secondaire », antisémitisme qui s'exprime non pas *malgré*, mais *à cause* d'Auschwitz (H. M. Broder)⁷. Plus généralement, cette première position semble ignorer qu'historiquement, l'intégration des juifs dans la modernité européenne n'a *pas* été synonyme d'une fin de l'hostilité antisémite : en effet, de nombreux travaux montrent que la judéophobie s'est plutôt *radicalisée* avec le processus d'émancipation et d'acculturation (Rürup 1975, Yerushalmi 1993). De même, les tenants de la thèse du remplacement de la judéophobie par l'islamophobie semblent avoir de grandes difficultés à penser le fait étrange que les juifs français, minorité la mieux acceptée et la moins discriminée dans l'hexagone, soit en même temps *la plus exposée* aux actes de violence aujourd'hui (Ghiles-Meilhac 2017, 39-40).

En ce qui concerne la seconde position, outre le fait que la thèse de la « nouvelle judéophobie » n'est pas corroborée par les études de la CNCDH⁸, ses partisans ont tendance à reproduire des stéréotypes orientalistes ou à servir leur propre camp politique lorsqu'ils *externalisent* l'antisémitisme pour en faire un problème principalement « arabo-musulman », islamiste ou « gauchiste » (Segré 2009). Certes, la position qui suggère une alliance rouge-brune en voie de formation n'oublie pas le « vieil » antisémitisme et évite donc cet écueil. Mais le scénario de reconfiguration idéologique qu'elle propose paraît pour le moment assez improbable et témoigne d'une *minimisation* de la force du racisme anti-musulman. En effet, ce raisonnement néglige un résultat récurrent des études empiriques sur le racisme et l'antisémitisme : les personnes réceptives aux préjugés antisémites mobilisent la plupart du temps *aussi* des stéréotypes racistes (Mayer 2018). De plus, même si l'antisionisme est bien devenu une sorte de « code culturel » d'une grande partie de la gauche radicale occidentale (Volkov 2006), rien n'autorise à conclure que celui-ci doit muer fatalement en un maître-discours favorisant une hostilité anti-juive généralisée. Enfin, à l'encontre des diagnostics voyant un « nouvel antisémitisme » fleurir à gauche, il semble que ce que l'on observe relève plutôt d'une tendance à la *minimisation* ou à la *relativisation* de la judéophobie contemporaine⁹.

Comme on le voit, la question de l'identification des formes de la judéophobie contemporaine est surdéterminée par des enjeux idéologiques qui tendent à construire une *opposition* entre recherches sur/luttes contre le racisme (anti-musulman), d'un côté, et recherches sur/luttes contre

7 Selon la théorie de l'« antisémitisme secondaire » développée au sein de l'École de Francfort, l'hostilité vis-à-vis des juifs s'articulerait après 1945 largement par la médiation du rejet de la mémoire de la Shoah dans les États bourreaux. Cette forme d'antisémitisme est aujourd'hui répandue non seulement en Allemagne, en Autriche ou en France, mais aussi en Pologne et en Hongrie, deux pays où elle est intégrée au discours officiel, malgré la politique d'alliance avec le gouvernement israélien.

8 Voir notamment le dernier rapport de 2019, p. 115sq.

URL : https://www.cncdh.fr/sites/default/files/23072019_version_corrigee_rapport_racisme.pdf

9 Voir sur ce point Trom 2007, Segré 2017, Brenni et al. 2019, Raim 2019.

l'antisémitisme, de l'autre (Arnold 2018), et ce alors même que des synthèses entre les deux positions ont pu être proposées¹⁰. Dans un débat d'autant plus houleux que chaque position lit la constellation politique actuelle au regard de celle des années 1930, une réflexion sereine semble difficile. Elle nous apparaît cependant nécessaire, pour des raisons autant politiques que théoriques. Avant d'aborder les questions proprement théoriques que pose l'étude de l'antisémitisme actuel, on commencera par mettre en avant quelques-unes de ses singularités vis-à-vis des autres racismes, d'un point de vue sémantique, pour mieux l'identifier.

2) Les spécificités de la matrice discursive antisémite

Selon le sociologue Klaus Holz, il n'existe pas de grandes différences entre l'antisémitisme moderne et la judéophobie contemporaine d'un point de vue sémantique. Si les cibles explicites (non plus seulement les juifs, mais les « sionistes » ou la mémoire de la Shoah), les groupes porteurs ou les contextes de l'antisémitisme ont pu changer depuis 1945, ce n'est pour lui pas le cas de sa matrice discursive fondamentale (Holz 2001). Or, celle-ci a quelques particularités par rapport aux autres racismes. Comme pour ces derniers, le discours antisémite valorise certes de manière « généralisée et définitive » des différences [raciales], « réelles ou imaginaires, au profit de l'accusateur et au détriment de sa victime, afin de justifier ses privilèges ou son agression » (Memmi 1968, 243). Mais la singularité de l'antisémitisme apparaît dès que l'on s'intéresse aux types de « différences » inventées par le discours judéophobe. Nous retiendrons ici trois marqueurs, qui sont liés entre eux : la présomption de supériorité (a), l'identification à certains aspects de la modernité (b) et la construction des juifs comme « non-identité » ou ennemi absolu de toute communauté (c).

a) La présomption de supériorité

10 Je pense notamment à la position de Werner Bergmann et Rainer Erb, qui saisissent dans un article important à la fois les formes supplétives d'expression de l'hostilité anti-juive après la Shoah (antisémitisme secondaire, antisionisme radical, négationnisme) ET les processus de « déviation » (*Umleitung*) vers d'autres cibles (les travailleurs immigrés turcs, par exemple) de certains préjugés visant auparavant les juifs : Bergmann/Erb 1986.

Si le racisme (post-)colonial construit l'Autre comme « inférieur »¹¹, comme un groupe devant être dominé du fait de son caractère « arriéré », proche de la « nature », « cruel » parce que « barbare », non « civilisé », l'antisémitisme constitue en revanche le « juif » – de manière tout aussi dévalorisante et essentialisante – comme un être supérieur et menaçant, diaboliquement intelligent, ultra-raffiné, riche, et privilégié. Ce n'est donc pas un hasard si nombre de théories complotistes – surtout celles qui évoquent des projets de domination mondiale – mettent régulièrement en scène des juifs (ou des personnes identifiées comme telles)¹². L'hostilité envers les juifs, liée à un discours d'auto-victimisation, est ainsi souvent mise en scène par l'antisémite comme une simple *réaction* défensive face à une menace venant d'un ennemi surpuissant.

b) *L'identification des juifs avec certaines formes de la modernité*

Si les juifs ouest-européens étaient aux XVIII^e et XIX^e, *avant* l'obtention de l'égalité des droits civiles et politiques, largement considérés comme des « sémites » et victimes de préjugés typiquement *orientalistes* – on disait que leurs mœurs « corrompues » et leur religion « archaïque » les empêcheraient de devenir de bons citoyens –, ils furent souvent, *après* leur acculturation/émancipation, associés à la modernité. On pensait certes toujours qu'ils étaient « inassimilables », mais pour d'autres raisons : désormais identifiés à certains aspects de la modernité économique (capitalisme), politique (parlementarisme, révolution socialiste) ou culturelle (intellectualisme, rationalisme, avant-garde, libération des mœurs, émancipation des femmes, etc.), les juifs ouest-européens furent désignés responsables de tous les « maux » de la « société » (*Gesellschaft*) menaçant la « communauté » (*Gemeinschaft*) conçue comme un tout organique. Si la définition de la « modernité » et de ses « maux » varie fortement selon les acteurs et les époques, on constate que l'identification des juifs avec la *Gesellschaft* (et notamment avec différents aspects du

11 Certes - c'est aujourd'hui un lieu commun dans la recherche sur le racisme - il existe un « racisme sans race », un « néo-racisme différentialiste » (Taguieff 1985) dont le thème dominant n'est plus l'inégalité entre les « races » fondée sur « l'hérédité biologique », mais « l'irréductibilité des différences culturelles », chaque culture étant posée comme égale (Balibar/Wallerstein 2007, 33). Mais comme le montre Balibar, la notion d'une hiérarchie entre les cultures, niée au premier abord dans les constructions ethno-pluralistes, resurgit la plupart du temps par la petite porte : d'abord dans « l'usage *pratique* de la doctrine », mais aussi dans « le type même des *critères* qui est appliquée pour penser la différence des cultures. » (38) Bien qu'il existe au sein du discours néo-raciste une tendance à célébrer la dignité de toutes les cultures (du moment qu'elles ne se « mélangent » pas), cela ne compensera pas, affirme Balibar, le fait que « pour un 'Black' en Angleterre ou un 'Beur' en France, l'assimilation exigée pour 's'intégrer' à la société dans laquelle il vit déjà (et qu'on soupçonnera toujours d'être superficielle, imparfaite, simulée) est présentée comme un progrès, une émancipation, une concession de droits. Et derrière cette situation sont à l'œuvre des variantes à peine rénovées de l'idée que les cultures historiques de l'humanité se partagent en deux classes : celles qui seraient universalistes, progressistes, et celles qui seraient irrémédiablement particularistes, primitives. » (ibid.)

12 Ce type de théories a fleuri dans le contexte actuel du Coronavirus. Voir à ce propos le texte récent de P.-A. Taguieff : <https://www.conspiracywatch.info/taguieff-une-demonologie-populaire-se-forme-sous-nos-yeux-sur-les-reseaux-sociaux.html>

capitalisme : commerce, monde de la finance, de la banque, etc.) opère encore dans la judéophobie contemporaine, ce qui constitue une autre différence avec la sémantique des autres racismes¹³.

c) Les juifs comme « non-identité »

Klaus Holz a saisi un autre aspect de cette différence entre racisme et antisémitisme en montrant que les juifs sont représentés dans l'antisémitisme moderne comme une figure tierce, entre « nous » (les nationaux) et les « autres » (les autres nations ou les autres groupes « racialisés »). Le « juif » du discours antisémite moderne n'est pas juste un élément destructeur de toute communauté ; il incarne l'« anti-nation », la « non-identité », ce qui ressemble à « nous » sans être ni « nous » ni les « autres ». Vu ainsi, on comprend pourquoi les processus d'acculturation des juifs ne mènent pas automatiquement au déclin de l'antisémitisme, mais peuvent mener à sa radicalisation¹⁴. Car le « raisonnement structural » de l'antisémitisme moderne consiste précisément, comme l'écrit Bruno Karsenti, à reproduire « de la différence à même l'identité » (2017, 265) et à affirmer : « Ils ne sont pas pareils, quand bien même ils le semblent, aussi profondément le semblent-ils » (264). Cette caractéristique se répercute dans les figures antisémites toujours actuelles du juif traître, du citoyen à la double allégeance ou dans certains portraits d'Israël comme « juif des nations » (Poliakov).

3) La question des fonctions sociales et politiques de l'antisémitisme contemporain

Identifier les spécificités de la matrice discursive antisémite n'est qu'une première étape dans l'étude de la judéophobie contemporaine. Penser ses fonctions sociales et politiques en est une autre, tout aussi cruciale pour saisir ce phénomène complexe. Or, les catégories d'entendement utilisées dans l'étude des racismes et de l'antisémitisme moderne ne paraissent pas complètement ajustées à la situation actuelle. Je prendrai ici deux exemples : les concepts de racisme d'exploitation/de domination et d'extermination, d'un côté ; le concept de « bouc-émissaire », de l'autre.

a) Racismes d'exploitation/de domination et racismes d'extermination

13 On trouvera une variante marxiste de cette thèse chez Postone [1986].

14 Dans la France de la IIIe République comme dans l'Allemagne du *Kaiserreich* et de Weimar, ce ne sont en effet pas seulement les « juifs de l'Est » (orientalisés) qui sont visés par la propagande antisémite, mais aussi et surtout les juifs acculturés, dont la supposée différence doit être fanatiquement réaffirmée et représentée tant elle est devenue invisible. Voir sur ce point Schaub 2015, 239sq..

On a pu avoir recours à cette distinction pour penser la différence entre les racismes ségrégationnistes ou coloniaux et l'antisémitisme (nazi). Dans les premiers cas, l'idéologie raciste possède une fonction sociale et politique assez évidente. Dans un contexte post-révolutionnaire où la liberté et l'égalité naturelle de tous les hommes sont proclamées, l'idéologie raciste permet de justifier l'infériorisation de certains groupes et de « résoudre » par là la contradiction entre les idéaux d'égaliberté et leur non-réalisation (Guillaumin 1972, 40-41). Si l'on suit l'historien J.-F. Schaub, de telles procédures de « racialisation » sont liées historiquement soit à une forme d'exploitation économique (esclavage, appropriation du travail, des terres et des richesses des sujets colonisés), soit à une « technique de gouvernement » visant la domination d'un groupe sur les autres et la disciplinarisation de la société majoritaire (Schaub 2015, 246). Ces racismes économiquement et politiquement déterminés ne visent donc pas à détruire les groupes « racialisés », mais tendent plutôt à les maintenir en vie, dans un statut subalterne. Elles répondent donc à une logique différente de celle du racisme d'extermination, qui souhaite au contraire la destruction du groupe « racialisé », au nom de l'auto-purification de la communauté, voire de l'humanité (Taguieff 1988, 167). Dans ce second cas de figure, l'idéologie n'est pas redevable d'une logique purement instrumentale et ses « fonctions » économiques ou politiques (s'il y en a) sont secondaires¹⁵. C'est ce qui a pu s'observer notamment dans l'Allemagne nazie où l'extermination a été considérée (au moins par une grande partie des hauts dignitaires du régime) non seulement comme un but en soi, mais comme un objectif prioritaire.

Force est de constater que la judéophobie contemporaine ne peut être saisie adéquatement à l'aide de ces deux concepts.

- En effet, l'antisémitisme actuel ne semble pas pouvoir être considéré comme une idéologie d'oppression, de domination ou d'exploitation du groupe juif par le groupe majoritaire. Certes, en tant que minorité dispersée (et malgré l'existence de l'État d'Israël), les juifs sont structurellement dans une situation de dépendance vis-à-vis de la société majoritaire (Memmi 1968). Reste qu'à la différence d'autres groupes minoritaires, ils ne souffrent aujourd'hui en France (où vit la communauté juive la plus importante d'Europe), « d'aucune discrimination dans l'accès aux principaux domaines de la vie sociale que sont le travail, le logement, la santé et les loisirs » (Ghiles-Meilhac 2015, 220). De plus, les « discours politiques antisémites classiques, comme l'appel à l'exclusion des juifs de la société, les références aux *Protocoles des Sages de Sion* ou les

15 De nombreux travaux argumentent dans un sens contraire. Prenons par exemple *Behemoth* (1942/1944) de F. Neumann. Le politiste et économiste allemand considère ainsi que « l'antisémitisme totalitaire » nazi n'était pas un phénomène autonome, mais avait d'abord pour fonction de renforcer la terreur : l'extermination des juifs, écrit-il en 1944, n'est qu'un moyen pour une fin, celui de « détruire les institutions, opinions et groupes attachés à la liberté ». L'antisémitisme ne serait donc que le « fer de lance » (*Speerspitze*) d'un mouvement totalitaire plus global (Neumann 1984, 582). Pour une critique de ce type de thèses, voir Friedländer 1982.

propos négationnistes, font l'objet d'une réprobation unanime dans l'espace public, y compris de la part des instances dirigeantes du [Rassemblement National] » (Ibid.). Enfin, « la communauté juive organisée bénéficie d'un partenariat et d'une relation privilégiée avec l'État, le dîner annuel du CRIF en constituant une illustration éloquente. » (Ibid.).

- Pour les mêmes raisons, on voit mal comment la référence systématique à l'antisémitisme exterminateur nazi serait opérante pour conceptualiser la judéophobie contemporaine : renvoyer de manière quasi-téléologique toutes les manifestations d'hostilité anti-juive à cette forme extrême bloque au contraire la saisie conceptuelle de la situation actuelle (Judaken 2018, 1128)¹⁶.

b) Le modèle du bouc-émissaire : quelle pertinence pour penser la judéophobie contemporaine?

On a souvent fait appel au modèle explicatif du « bouc-émissaire » pour expliquer les ressorts et fonctions sociales, politiques et/ou psychologiques de l'antisémitisme. Dans sa version la plus simple, ce modèle affirme que l'antisémitisme constitue une stratégie de gestion de crise sociale, politique ou morale. Cette stratégie aurait pour but :

1 – de détourner l'attention des vrais causes (ou des vrais responsables) de la crise en déviant le mécontentement vers un groupe minoritaire, visible, innocent et vulnérable.

2 - de préserver l'élite dirigeante ou la structure sociale telle qu'elle est, d'accéder au pouvoir (dimension instrumentale) et/ou de « purifier »/rétablir l'équilibre de la communauté majoritaire (dimension cathartique).

Ce modèle discuté depuis de nombreuses années a pu faire l'objet de critiques acerbes. Certains le juge simpliste car mono-causal et mécanique, d'autres y voient un « passe-partout » explicatif toujours-déjà vérifié, sans valeur heuristique réelle (Erner 2012, Taguieff 1990, 17). Il est vrai que l'enchaînement Crise – Frustration – Agression – Déplacement de l'hostilité sur les juifs qui caractérise souvent cette approche est très schématique. Comme l'indique Guillaume Erner, il a été démontré que les explosions de violence antisémites n'intervenaient pas toujours dans les contextes de crise, mais aussi dans des moments de prospérité importante (Erner 2012, 145-146) et qu'il n'y avait pas de corrélation nécessaire entre frustration et antisémitisme (95). De plus, le modèle du bouc-émissaire ne permet pas *a priori* de répondre à la question du « pourquoi les juifs ? » (Adorno et al., [1950], 149).

Il semble qu'il faille néanmoins distinguer la « sociologie spontanée » (G. Erner) de l'antisémitisme qui a recours au modèle du bouc émissaire, de la théorisation complexe qu'en a faite Y. Chevalier

¹⁶ Il va s'en dire qu'il est tout autant impossible (et non-souhaitable) de ne *pas* prendre en compte la Shoah pour penser la judéophobie contemporaine.

dans un ouvrage imposant publié en 1988, théorisation construite à partir de la sociologie des systèmes (Chevalier 1988). Celle-ci évite largement les écueils évoqués ci-dessus, en tenant compte de la grande complexité du phénomène antisémite et de ses variations socio-historiques. Elle refuse aussi ses interprétations mono-causales ou mécanistes. Outre l'effort méritoire pour construire une théorie intégrant les dimensions socio-économiques, politiques et psychologiques de l'antisémitisme, l'apport de l'ouvrage consiste selon moi dans la construction de trois configurations anti-juives idéal-typiques, dont la forme dépend essentiellement du rapport existant entre ce que Y. Chevalier appelle les « autorités » et les « meneurs »¹⁷.

1ère situation : il s'agit de la configuration où « meneurs » et « autorités » sont des acteurs distincts et où les seconds, « pour des raisons de carences ou d'impuissance », se trouvent dans l'impossibilité « soit d'empêcher les persécutions, soit d'apporter une protection suffisante aux persécutés. Ils ne sont pas en mesure d'agir assez rapidement ou assez efficacement. Dans ce cas, les 'meneurs' ont une liberté de manœuvre qui leur permet de mettre en œuvre une stratégie de bouc émissaire, s'ils peuvent convaincre un nombre suffisant d'acteurs soit de passer eux-mêmes à l'action, soit de rester indifférents en face des agissements d'une minorité. » On aurait donc ici affaire à des cas d'explosion antisémite par « manque de contrôle social adéquat » (381). La « rumeur d'Orléans » (Morin 1969) en serait un bon exemple. On peut suggérer que certains actes antisémites commis en France ces dernières années (pensons aux meurtres de M. Merah en 2012 ou au « Jour de colère » de 2014) relèvent de ce type de situation.

2ème situation : c'est le cas le plus typique dans l'histoire de la judéophobie, nous dit l'auteur. Il s'agit de la configuration où les « autorités » cèdent sous la pression des « meneurs » et « récupèrent l'antisémitisme à leur propre fin » (381). La stratégie du bouc-émissaire a ici un sens d'abord politique et instrumental : « elle est un gage donné en quelque sorte à la 'vindicta populaire' (parfois entièrement inventée) permettant une décharge de la tension tout autant que l'accroissement de la cohésion du groupe par le renforcement de son identité » (382).

3ème situation : C'est la configuration la plus dramatique, dans laquelle la stratégie du bouc-émissaire peut se « développer sans contrôle et sans contre-pouvoirs, et même en faisant fi des intérêts les plus fondamentaux du groupe. L'antisémitisme nazi en constitue le modèle. Cette situation est caractérisée par la confusion des 'meneurs' et des 'autorités', du fait de l'accession des premiers aux centres de pouvoir » (382)

17 Tandis que les premiers « disposent du monopole du pouvoir de décision à l'intérieur du système (même si c'est en relation avec tous les autres acteurs) », les seconds « jouent un rôle dans l'élaboration et la diffusion des représentations socialement acceptables par le groupe, et donc des cadres de références idéologiques à l'intérieur desquels l'action doit nécessairement s'inscrire » (Chevalier 1988, 147).

Si cette typologie semble pouvoir caractériser un grand nombre de configurations historiques antisémites, elle ne permet pas – me semble-t-il – d’appréhender la situation actuelle en Europe occidentale (et notamment en France), bien que le danger d’un basculement dans les cas 1 ou 2 demeure toujours possible. L’antisémitisme contemporain présente en effet un visage paradoxal. Il s’agit certes d’un « préjugé de masse », mais celui-ci ne dispose d’aucune « légitimation politique » (pour reprendre les termes de B. Marin, Marin 1979). Si on peut éventuellement parler d’une forme de « persécution » subie par les juifs¹⁸, celle-ci n’est pas encouragée, mais plutôt clairement réprimée par les appareils d’État, tandis que l’anti-antisémitisme (certains parlent de « philosémitisme ») semble appartenir à l’« idéologie dominante ». Rejetés massivement par les grands médias, les contenus antisémites sont ainsi diffusés quasi-exclusivement par de petits entrepreneurs de cause antisémite, qui se présentent comme des rebelles luttant contre l’ordre établi, jouant « sur le rejet populaire spontané du ‘système’ et de ‘ceux d’en haut’ » (Brenni et al. 2019, 5). Nous avons donc ici affaire à une configuration inédite où les « autorités » et les « meneurs » antisémites ne sont pas simplement distincts, mais clairement opposés, et où les pouvoirs ne sont que rarement « débordés » par les vagues antisémites. Si le concept de bouc-émissaire élaboré par Y. Chevalier est d’une certaine utilité pour aider à comprendre la judéophobie contemporaine, il doit donc être complété.

II – Présentation des trois projets de publication

Les trois publications en prévision visent à travailler les grandes questions qui ont animé et animent encore la recherche sur l’antisémitisme, sous des angles différents et en liant une approche théorique et historique. A chaque fois, il s’agit dans un premier temps d’effectuer un bilan des recherches existantes pour ensuite, dans un deuxième temps, mieux éclairer le présent, afin de résoudre les questions posées plus haut. Les trois projets sont les suivants : une anthologie des théories sur l’antisémitisme (1), une introduction aux théories de l’antisémitisme (2) et une anthologie sur les rapports entre racismes et antisémitisme (3).

1) Une anthologie des théories de l’antisémitisme

Ce projet d’anthologie ne vise pas l’exhaustivité, mais cherche plutôt à faire connaître des textes et des auteurs jusqu’à présent largement ignorés dans l’hexagone. J’ai donc privilégié des textes *inédits* en langue française. L’ouvrage est divisé en deux parties : la première est construite autour

18 Bruno Karsenti cité par Raim 2019, 108.

des théories « classiques » de type sociologique, psychanalytique ou économique (N. Elias, T. Parsons, K. Holz, O. Fenichel, E. Simmel, T. W. Adorno, M. Heinrich, M. Postone), théories qui ont pris le plus souvent l'antisémitisme moderne dans sa version national-socialiste comme objet d'analyse. La seconde présente des perspectives théoriques plus récentes sur la judéophobie après la Shoah, de 1945 à nos jours. Celles-ci discutent à partir de points de vue différents l'« antisémitisme secondaire », le « nouvel antisémitisme », ou l'antisionisme radical.

2) Introduction aux théories de l'antisémitisme

Il n'existe aujourd'hui que deux ouvrages en langue française faisant un certain effort de synthèse sur les théories de l'antisémitisme : celui d'Yves Chevalier et celui de Guillaume Erner, les deux auteurs se focalisant principalement sur la question de savoir si le modèle sociologique du « bouc-émissaire » est susceptible d'expliquer l'ensemble des formes prises par l'antisémitisme à travers l'histoire. Même en allemand et en anglais, il n'existe guère d'ouvrages d'introduction¹⁹. Ce projet de livre, qui doit prendre pour objet trois ou quatre théories canoniques (La Théorie Critique de T. W. Adorno et M. Horkheimer, H. Arendt, J.P Sartre, M. Postone), tentera un effort théorique de synthèse, tout en intégrant une approche propre à l'histoire des idées. La réflexion sur l'antisémitisme d'un auteur sera ainsi replacée au sein de son œuvre globale et des combats intellectuels et politiques de son temps. Le chapitre sur l'École de Francfort sera assurément le plus long et le plus fouillé de l'ouvrage, d'autant plus que l'on ne dispose pas aujourd'hui de beaucoup d'études en français sur la « question antisémite » dans la Théorie Critique.

3) Anthologie sur les rapports entre antisémitisme et racismes

Cette anthologie sera consacrée aux nouvelles études en sciences sociales cherchant à penser les rapports, différences et analogies entre antisémitisme et racismes. Pour la plupart, les chercheurs présentés dans cet ouvrage considèrent que l'antisémitisme a une certaine singularité vis-à-vis des autres racismes, tout en entretenant des relations complexes avec eux. Plutôt que de penser ces deux phénomènes de manière strictement séparée ou de vouloir les réunir absolument sous un même paradigme, ils cherchent à analyser leur imbrication ou « enchevêtrements » (Katz 2018).

Comme pour la première anthologie, le but est ici de publier prioritairement des textes inédits en français. L'ouvrage sera composé de deux parties : une première partie « historique » et une seconde

¹⁹ En allemand, on peut renvoyer à l'ouvrage de Samuel Salzborn (2010). Jonathan Judaken travaille pour sa part actuellement à un tel ouvrage d'introduction en anglais.

plus sociologique et théorique, où des questions qui reviennent constamment dans le débat public ces dernières années seront abordées de manière contradictoire (ex : Les juifs sont-ils devenus « blancs » ? L'islamophobie a-t-elle remplacé l'antisémitisme aujourd'hui ? Comment articuler luttes antiracistes et luttes contre l'antisémitisme?).

Bibliographie

- ADORNO** Theodor W. (1950), *Études sur la personnalité autoritaire*, Paris, Allia, 2007.
- ARNOLD** Sina (2018), « Which Side Are You on ? Zum schwierigen Verhältnis von Antisemitismus und Rassismus in der Migrationsgesellschaft », in Naika FOROUTAN, Christian GEULEN, Susanne ILLMER, Klaus VOGEL, Susanne WERNING (dir.), *Das Phantom »Rasse«. Zur Geschichte und Wirkungsmacht von Rassismus*, Böhlau Verlag, Wien, p. 189-201.
- BALIBAR** Étienne (2003), « Un nouvel antisémitisme ? », Étienne Balibar et a. (dir.), *Antisémitisme : l'intolérable chantage. Israël-Palestine, une affaire française ?*, Paris, La Découverte, p. 89-96.
- BALIBAR** Étienne/**WALLERSTEIN** Immanuel (2007), *Race, nation, classe. Les identités ambiguës*, Paris, La Découverte.
- BERGMANN** Werner/**ERB** Rainer, « Kommunikationslatenz, Moral und öffentliche Meinung. Theoretische Überlegungen zum Antisemitismus in der Bundesrepublik Deutschland », *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie*, 38, 2, 1986, p. 223-246.
- BERKOVITS** Balázs (2018), « Critical Whiteness Studies and The Jewish Problem », *Zeitschrift für kritische Sozialtheorie und Philosophie*, Vol. 5, n°1, p. 86-102.
- BRENNI** Camilla, et al. (2019), « Le non-sujet de l'antisémitisme à gauche », *Vacarme*, vol. 86, n°1, p. 36-46.
- BRODKIN** Karen (1994), « How Did Jews Become White Folks ? », in Steven GREGORY/ Roger SANJEKT (dir.), *Race*, New Brunswick (NJ.), p. 78-102.
- CHEVALIER** Yves (1988), *L'antisémitisme. Le juif comme bouc-émissaire*, Paris, Cerf.
- EDTMAIER** et al. (2019), *Antisemitismus in Europa. Fallbeispiele eines globalen Phänomens im 21. Jahrhundert*, Vienne, Böhlau.
- ELBE** Ingo (2020), « ...it's not systemic. Antisemitismus im akademischen Antirassismus », in Till Randolf AMELUNG (dir.), *Irrwege. Analysen aktueller queerer Politik*, Berlin, Querverlag.
- ERNER** Guillaume (2012), *Expliquer l'antisémitisme*, Paris, PUF.
- FRIEDLÄNDER** Saul (1982), « De l'antisémitisme à l'extermination. Esquisse historiographique », *Le Débat*, Vol. 21, n°4, p. 131-150.
- GHILES-MEILHAC** Samuel (2015), « Mesurer l'antisémitisme contemporain : enjeux politiques et méthode scientifique », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, Vol. 62, n°2/3, p. 201-224.
- (2017), « Les juifs français sont-ils (devenus) des Blancs comme les autres ? », in Ewa TARTAKOWSKY & Marcello DIMENSTEIN (dir.), *Juifs d'Europe. Identités plurielles et mixité*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, p. 27-40.
- GUILLAUMIN** Colette (1972), *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Nice, Institut d'études et de recherches interethniques et interculturelles.
- HAJJAT** Abdellali & **MOHAMMED** Marwan (2016), *Islamophobie. Comment les élites françaises fabriquent le « problème musulman »*, Paris, La Découverte.
- HOLZ** Klaus (2001), *Nationaler Antisemitismus. Wissenssoziologie einer Weltanschauung*, Hamburg, Hamburger Edition.
- JUDAKEN** Jonathan (2018), « Rethinking Anti-Semitism. Introduction », *American Historical Review*, vol. 123, n°4, p. 1122-1138.
- KARSENTI** Bruno (2017), *La question juive des modernes. Philosophie de l'émancipation*, Paris, PUF.
- KATZ** Ethan B. (2018), « An imperial Entanglement : Anti-Semitism, Islamophobia, and Colonialism », *American Historical Review*, vol. 123, n°4, p. 1190-1209.
- MARIN** Bernd, « Ein historisch neuartiger ‚Antisemitismus ohne Antisemiten‘ ? Beobachtungen und Thesen am Beispiel Österreichs nach 1945 », *Geschichte und Gesellschaft*, Vol. 5, n°4, 1979, p. 545-569.

- MAYER** Nonna (2018), « Antisémisme, un état des lieux », *AOC*, 16.05.2018. URL : <https://aoc.media/analyse/2018/05/16/antisemitisme-etat-lieux/>
- MEMMI** Albert (1968), *L'homme dominé*, Paris, Gallimard.
- MORIN** Edgard et al. (1969), *La rumeur d'Orléans*, Paris, Seuil.
- NEUMANN** Franz (1984), *Behemoth, Struktur und Praxis des Nationalsozialismus. 1933-1944* (1942/1944), Frankfurt/M., Fischer.
- POSTONE** Moishe [1986], « Antisémisme et national-socialisme », in Moishe POSTONE, *Critique du fétiche-capital. Le capitalisme, l'antisémisme et la gauche*, textes traduits de l'anglais et présentés par O. Galtieret L. Mercier, PUF, 2013, p. 95-122.
- RAIM** Laura (2019), « Pensées et impensés du « nouvel » antisémisme. Comment la haine des Juifs travaille les sociétés contemporaines », *Revue du Crieur*, Vol. 14, n° 3, p. 104-119.
- RÜRUP** Reinhard (1975), *Emanzipation und Antisemitismus. Studien zur „Judenfrage“ der bürgerlichen Gesellschaft*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.
- SALZBORN** Samuel (2010), *Antisemitismus als negative Idee der Moderne. Sozialwissenschaftliche Theorien im Vergleich*, Frankfurt/M., Campus.
- SCHAUB**, Jean-Frédéric (2015), *Pour une histoire politique de la race*, Paris, Seuil.
- (2018), « Temps et race », *Archives de Philosophie*, vol. 81, n° 3, p. 455-475.
- SCHRAUB** David (2019), « White Jews : an Intersectional Approach », *AJS Review*, 2019, p. 1-29
- SEGRÉ** Ivan (2009), *La réaction philosémite ou la trahison des clercs*, Paris, Lignes.
- (2017), *Les pingouins de l'universel. Antijudaïsme, Antisémisme, Antisionisme*, Paris, Lignes.
- TAGUIEFF** Pierre-André (1985), « Le néo-racisme différentialiste. Sur l'ambiguïté d'une évidence commune et ses effets pervers », *Langage et société*, n°34, 1985, p. 69-98.
- (1988), *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, Paris, La Découverte.
- (1990), « Réflexions sur la question antiraciste », *Lignes*, Vol. 12, n°4, p. 15-52.
- (2002), « Retour sur la nouvelle judéophobie », *Cités*, vol. 12, no. 4, p. 117-134.
- (2015), *L'antisémisme*, Paris, PUF.
- TRAVERSO** Enzo (2013), « Les juifs et la 'ligne de couleur' », in Sylvie LAURENT (dir.), *De quelle couleur sont les blancs ? Des « petits Blancs » des colonies au « racisme anti-Blancs »*. Paris, La Découverte, p. 253-261.
- (2016), *La fin de la modernité juive. Histoire d'un tournant conservateur*, Paris, La Découverte.
- TROM** Danny (2007), *La promesse et l'obstacle. La gauche radicale et le problème juif*, Paris, Cerf.
- VOLKOV** Shulamit (2006), « Readjusting Cultural Codes: Reflections on Anti-Semitism and Anti-Zionism », *Journal of Israeli History*, Vol. 25, n°1, 2006, p. 51-62.
- YERUSHALMI** Yosef Hayim (1993), « L'antisémisme racial est-il apparu au XXe siècle? De la *limpieza de sangre* espagnole au nazisme : continuités et ruptures », *Esprit*, Vol. 190, n°3-4, p. 5-35.